

## *Les Arts de la Démocratie*

La nuit, la Bibliothèque Nationale se repose. C'est la meilleure heure pour le fantôme, la plus tranquille, quand ses emprunts passent inaperçus. Il arpente les couloirs sans bruit. Il pourrait aller lire ailleurs, dans une plus vaste bibliothèque, mais il a des souvenirs ici. Il relit beaucoup, et parfois découvre des textes qu'il n'avait pas lu avant (les raisons en sont multiples). Si au petit matin il est surpris par le soleil, il laisse ses livres sur une petite table. Les employés sont habitués. Encore mal réveillés, ils la rangent en arrivant. Ils le connaissent bien. Il se rappellent le sourire du vieil argentin. Souvent, ils lui lisaient des pages anciennes qu'il savait presque par cœur, ou trébuchaient sur une grammaire anglo-saxonne. Ils sourient aussi.

Un soir le fantôme a pris « *Tamburlaine, Part One* », de Christopher Marlowe, dans l'édition classique de R. H. Case. Il a lu avec plaisir les vers blancs impétueux. Tamerlan, l'ancien berger, qui conquiert la Perse et la belle Zénocrate dans le même élan, qui tonne et pétrifie les Dieux et ses ennemis, et il ne leur reste que les rêves de puissants ancêtres.

*And the father of the great Alhazen  
After the fight 'gainst the hosts of Tartars  
The wild Tiger seemed scarlet forever.*

Ce vers lui fait plaisir. Il interrompt sa lecture. Il se demande qui est Alhazen. Il a le temps, tout le temps du monde, avant de reprendre, alors il se lève pour le rechercher, pour suivre de livre en livre sa trace par des liens ténus qu'il se plaît encore à ne pas croire fortuits.

Après un voyage lent vers la section critique, par un arrêt là où les œuvres de Voltaire attirent la poussière, et une douce caresse à l'Encyclopedia Britannica, la première étape est vite franchie. *jj Marlowe's Map* » est le titre, et Miss Ethel Seaton l'auteur. Il n'y trouve pas l'explication, mais un autre chemin tout tracé. Il repart, pour une région plus lointaine. La géographie de Marlowe est celle d'Abraham Ortelius, et le « *Theatrum Orbis Terrarum* » disparaît des rayons. Il lit la prudente traduction des historiens arabes.

*«Les hommes sages rapportent dans leurs chroniques (mais Allah seul est tout-puissant et connaît encore la vérité) qu'après que le Calife Al-Mansur eut repoussé les envahisseurs infidèles sur le fleuve Tigre, avec l'aide d'Allah, il se retira dans un jardin au sommet d'une colline et remit sa couronne à son fils aîné le jeune Al-Haytham, et que sous son règne les arts de la démocratie*

*fleurirent en Orient. Leur splendeur brilla avec un éclat inégalé et éclipsa la musique du palais et les observations des minutieux astronomes. »*

Il savoure ces quelques lignes. Il cherche ensuite une piste pour continuer sa recherche. « *Les exploits du jeune Calife passèrent les déserts et le monarque chinois Fou lui envoya une ambassade.* » Même vivant, même sans prétexte, il pourrait atteindre dans le noir l'étagère des aimables traductions et commentaires du docteur Franz Kuhn. Il parcourt d'abord les extraits de « *Le marché céleste des connaissances bénévoles* » au hasard. Puis il se confie à l'index rigoureux du sinologue allemand pour rechercher ce roi, ou une autre belle histoire.

*« Le roi Ho Lu de l'état du Ch'i apprit que son voisin était puissant. Il envoya Wenzhi Luo en émissaire pour qu'il sonde ses forces et sa sagesse. Wenzhi traversa le désert et le Calife le reçut dignement. Wenzhi lui fit l'humble présent de deux lots des plus fines baguettes du Ch'i. Le Calife lui fit honneur et l'invita à visiter et à questionner son pays. Ce jour là un assassin devait être décapité sur la place. Wenzhi vit le bourreau trembler et il s'étonna de cette faiblesse. Un vizir lui dit : "Pour que la Justice soit équitable et sans défaut, le grand Calife a décrété que lorsqu'un tribunal condamne un homme à mort, le bourreau soit tiré au sort parmi le peuple. Ainsi l'État ne trempe pas ses mains dans le sang et il est respecté par tous." (...) Wenzhi recommanda au roi Ho Lu de s'allier avec l'ennemi du Calife. »*

Il y a des notes de bas de page, il y en a toujours, les sinologues en sont friands. L'une discute l'ambiguïté d'un *Fa*, une autre renvoie pour plus d'informations au monumental « *Kings of Islam* », deux volumes in quarto, de Sir William Morville, Oxford 1934.

*« Al-Haytham réforma en profondeur tout l'édifice gouvernemental, instituant le tirage au sort pour l'attribution de tout les postes administratifs, y compris ceux de tireur au sort, ce qui provoqua d'âpres disputes parmi les universitaires de Qom. Mais les plus brillants savants du Royaume traduisaient les philosophes grecs à la tonne pour Al-Haytham. Le Calife réfléchissait continuellement sur l'État et le gouvernement des hommes. Comment l'État peut-il être juste et ne pas être un instrument d'asservissement pour ses sujets, alors même qu'il les lie à ses lois dès la naissance plus étroitement que le barbare n'enchaîne son esclave, et que, le pouvoir qu'il exerce le fut-il bien ou mal, il ne laisse nul choix à ceux qui doivent ainsi le subir ? Le Calife conçut le projet que dans son Royaume chaque homme serait autorisé à faire ce choix en quelque jour que ce soit. Il pourrait s'extraire de la matrice commune et se placer en dehors de l'influence de l'État. Ses pas seraient libres d'aller par*

*tout le Royaume, et nul ne pourrait le questionner sur son allure et ses désirs. Les taxes levées pour entretenir les guerres aux frontières ne le toucheraient plus, ni les grandes mobilisations avant la bataille ; les prélèvements pour le culte d'Allah non plus ; son second fils ne serait pas requis d'office pour le service du Royaume, et le bourreau et la justice ne pourraient le réclamer s'il ne respectait pas les Lois. On appelait un tel homme asamm car ne le voyaient que ceux qui le voulaient. Car en contrepartie la protection du Calife ne lui serait pas acquise. Les services du peuple dépendraient seulement de leur bonne volonté. Le commerçant pourrait lui refuser sa marchandise. S'il était volé ou battu, nul ne serait tenu par la Loi de lui venir en aide et de rechercher le coupable (mais s'il était découvert et condamné, la justice serait équitablement sévère si les commandements d'Allah étaient violés). S'il était malade ou affaibli, qu'Allah lui vienne en aide ! Il ne pouvait prétendre bénéficier des distributions du butin ou du grain tiré des réserves pendant les famines, ni des postes et des honneurs dans l'édifice du Royaume. Le Calife pouvait tolérer les asamm, mais il pouvait aussi bien les poursuivre et les persécuter lorsqu'ils lui semblaient menaçants. Une allégeance renouvelée les ramènerait au plus bas parmi la société. Ainsi Al-Haytham pensait-il cimenter son Royaume. Le seul document intact qui l'expose ne permet pas de déterminer si cette théorie ne fut qu'un rêve, ou un projet grandiose, ou s'il fut concrétisé. »*

Il est maintenant l'heure et ses quatre volumes attendent un bibliothécaire. Il espère toujours qu'il restera un instant à la table pour les lire aussi.